

« Albertine, en cinq temps »

Marie-Christine Lesage

Numéro 70, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29047ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lesage, M.-C. (1994). Compte rendu de [« Albertine, en cinq temps »]. *Jeu*, (70), 210–212.

passé, très exactement, le moment de mourir : est-ce douloureux, que ressent-on à cet instant précis ? Mais les personnages ne peuvent pas se parler, condamnés à vivre dans des univers séparés malgré leur consanguinité. De temps à autre, elles s'avancent côte à côte au devant de la scène et, en chœur, se tâtent les seins (!), chantent une chanson, déclinent une recette de cuisine... Puis chacune regagne sa place, sauf Anne qui cherche encore à se sortir de là, croyant même avoir trouvé un emploi dans une garderie. À la fin toutefois, elle n'a rien, ni travail, ni ami, ni famille : sa sœur meurt après d'ultimes convulsions, dans les bras de sa mère qui lui retire alors souliers et sous-vêtements, la laissant nue sur la table.

Une morte, une mourante et une vivante : la réunion de cette famille qu'un euphémisme actuel qualifierait sans doute de « dysfonctionnelle » donne ainsi lieu à une série de monologues entrecroisés, réduits le plus souvent à une sorte de soluté discursif administré au compte-gouttes, pour la forme. Les trois femmes assemblées autour de leur mort respectivement passée, présente et future n'ont finalement rien à se dire et ne consentent à adresser leur parole à l'autre que sous forme de cliché : c'est Hélène demandant à sa mère de lui expliquer la mort, c'est Anne résignée à prier quelque dieu de réveiller sa sœur. En dehors de ces suppliques, il n'y a que le point aveugle, l'indicible, le corps nu, la blancheur de la chambre d'hôpital. On entre ici dans la psyché féminine par une porte assez éloignée du continent noir freudien, c'est-à-dire par le « point aveugle » où le cancer ou l'anévrisme prennent corps, prennent le corps, plutôt que par la voie réputée mystérieuse de l'intériorité féminine. Il reste sans doute à creuser ce point aveugle, à lui donner une profondeur de champ, à trouver des images plus fortes et moins

« lepagiennes » que les trop prévisibles jeux d'ombre projetant la silhouette d'Hélène sur le mur du fond. Dans sa version actuelle, malgré sa brièveté, ce spectacle a des longueurs et semble toujours rester en deçà de son sujet. Ou plutôt, il ne semble pas encore avoir tout à fait trouvé son sujet, son « point aveugle ». On fera valoir justement que c'est là le propre d'un *work in progress*, mais la preuve reste à faire.

Michel Biron

« Albertine, en cinq temps »

Texte de Michel Tremblay. Mise en scène : Denise Verville, assistée de Manon ; scénographie : Monique Dion ; éclairages : Louis-Marie Lavoie ; costumes et maquillages : Lucie Larose ; bande sonore : Pierre Potvin. Avec Lise Castonguay (Madeleine), Joanne Émond (Albertine 30 ans), Denise Gagnon (Albertine 70 ans), Marie-Ginette Guay (Albertine 40 ans), Odette Lampron (Albertine 50 ans) et Denise Verville (Albertine 60 ans). Production du Théâtre de la Commune, présentée au Théâtre Périscope du 22 février au 19 mars 1994.

Juste mais sans audace

La dramaturgie de Michel Tremblay fouille la nature humaine et le sens (ou le non-sens) de la vie en puisant aux petites histoires individuelles et quotidiennes. Malgré la puissance dramatique propre à la pièce *Albertine, en cinq temps*, celle-ci gagnerait aujourd'hui à être relue à la lumière de la filiation qu'a créée Tremblay avec *la Maison suspendue* et *Marcel poursuivi par les chiens* ; cette filiation fait des personnages les victimes d'un drame antérieur et les porteurs inconscients d'une sorte de fatalité atavique dont ils demeurent prisonniers. C'est ainsi que l'œuvre de

Tremblay touche au tragique et à l'universel, par cet enchaînement des destinées entre elles. La version d'*Albertine, en cinq temps* proposée cet hiver par le Théâtre de la Commune fut en un sens réussie, mais dépourvue d'éclat. Réussie parce que défendue par six comédiennes accomplies, qui rendirent à merveille la puissance de ce texte ; sans éclat parce que la mise en scène de Denise Verille ne releva pas très bien le côté transcendant de l'univers de l'auteur tout en demeurant dans un créneau très conventionnel de représentation et de respect des limites propres au texte, sans chercher à en élargir le sens ; ce ne fut donc pas une mise en scène créatrice et exploratrice.

Les cinq Albertine sont disposées en demi-cercle sur la scène, chacune enfermée dans un espace — cage ou îlot protecteur — défendant une philosophie différente à chaque étape de leur vie ; mémoire vivante

sur scène, elles s'expliquent tour à tour par le biais de monologues et se jugent mutuellement devant la plus âgée qui, à l'hospice, tente une dernière réconciliation avec elle-même. D'une certaine façon, ce sont tous les élans humains, de la révolte agressive au cynisme désabusé en passant par la satisfaction de soi, que représentent les cinq Albertine. La vie est-elle une fatalité dont nous sommes les victimes impuissantes ou pouvons-nous infléchir notre destin par une quelconque prise de conscience ? La réponse d'Albertine à 70 ans semble être un amalgame de ces deux interprétations de la réalité.

En regard de cette représentation, de deux choses l'une : ou le texte confine à une mise en scène conventionnelle, axée sur le jeu et rien d'autre, ou la metteuse en scène n'a pas cherché à en créer une plus audacieuse et autonome. Il est possible que cette pièce, de par sa structure — laquelle comprend

Photo : Richard Lamontagne.



de nombreux petits monologues-numéros avec une délimitation bien précise des territoires de chacune des Albertine —, oblige à un certain statisme et n'offre pas une grande souplesse scénique. Sous cet angle, la qualité de la représentation repose entièrement sur la force du texte intensément rendu par les comédiennes. La charge, faite à la fois de violence et d'impuissance face à un destin écrasant, a été parfaitement saisie par la metteuse en scène. Mais étant donné la richesse de langage développée par la mise en scène au Québec depuis quelques années, le théâtre peut-il encore se contenter de se soumettre ainsi au texte, avec une bonne direction d'acteurs et un décor illustratif ? Ne devrait-il pas plutôt nous conduire vers l'inconnu, stimuler l'imagination des spectateurs — et des acteurs — en réinterprétant sans cesse, avec sa sensibilité du moment, chaque drame déjà joué plusieurs fois ? C'est de vision créatrice dont a manqué cette représentation, empêchant la chimie théâtrale de se produire totalement en nous laissant une vague impression d'incomplétude malgré la qualité du jeu.

Marie-Christine Lesage